— Qui ? s'écrièrent vingt autres voix.

— Le Coursier-Blanc-des-Prairies ! répondit le chasseur de bisons.

En effet, le plus beau et le plus noble de ces nobles et beaux habitants des déserts, le plus fougueux parmi ces fougueux coursiers, le plus irrité et le plus agile de tous, était un cheval d'un blanc sans tache, comme la fleur de nénufar : c'était celui qu'on avait vainement poursuivi la veille.

Le superbe quadrupède aux yeux de feu s'élançait d'un bout à l'autre du corral, renversant, dans la colère dont il était transporté, ceux de ses compagnons d'infortune qui, se trouvant sur son passage, ne pouvaient éviter le choc terrible de son poitrail. Dans un large espace qui s'ouvrit autour de lui, l'animal bondissant jetait au vent ses hennissements de fureur plaintive, tandis que sa crinière éparse flottait sur son cou.

— Par là ! par là ! s'écria Encinas en se précipitant vers l'endroit au-dessus duquel le Coursier-Blanc s'apprêtait à s'élancer.

Mais il était déjà trop tard. Le cercle qui s'était ouvert autour de lui, lui permit de ramasser son corps sur ses jarrets ; les chasseurs virent une ligne blanche fendre l'air comme une flèche ; le cheval tomba au delà de l'enceinte sur ses jambes flexibles et vibrantes, puis il disparut sous la voûte des arbres.

Un cri de rage des chasseurs et des vaqueros se fit entendre ; mais il restait encore plus de deux cents chevaux dans l'estacade, et c'était assez pour dédommager de la perte du plus beau d'entre eux.

— Eh bien ! doutez-vous maintenant que ce cheval soit le diable ? cria Encinas.

Personne ne répondit ; tous en étaient convaincus.

Le vide qui s'était fait dans le corral se combla bientôt, et les chevaux captifs, se heurtant les uns les autres, formèrent un flot roulant de tous côtés. Un instant, ce flot se précipita contre l'enceinte ; mais les robustes pieux qui la composaient gémirent et craquèrent sans céder. Des tourbillons de vapeur s'élevaient au-dessus de tous ces corps haletants.

Parmi les captifs, les uns mordaient avec fureur les palissades, d'autres creusaient la terre de leurs sabots, et quelques-uns enfin, succombant sous la pression d'un rage impuissante, tombaient comme foudroyés sur le sol, d'où ils ne se relevaient plus. Puis, comme une mer de lave bouillante se refroidit peu à peu, ainsi la troupe de chevaux cessa de se ruer sur la palissade, l'abattement succéda à la furie, et les éléments fougueux firent place à une morne immobilité.

Les farouches habitants des bois étaient vaincus.

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur ce sujet. Il arrive parfois qu'une estacade mal construite cède sous le choc terrible de deux, de trois cents poitrails qui la frappent à la fois. Alors c'est un torrent que rien ne peut arrêter, ni les cris, ni les efforts, ni les lazos de mille chasseurs. Hommes et arbres, tout est renversé sur le passage des chevaux ; furieux, éperdus, fuyant avec la rapidité du vent, on croirait, au fracas horrible qu'ils font dans la forêt qu'elle s'engloutit sous leurs fuite précipitée.

Bientôt cependant le calme renaît et le silence du désert annonce que quelques minutes ont suffi pour mettre une distance de plusieurs lieues entre la troupe, désormais libre, et ceux dont elle avait été captive un instant.

Le lecteur connaît maintenant ces sortes de chasses dans tous leurs détails.

Les farouches habitants des bois étaient vaincus, avons-nous dit ; mais il restait encore à les dompter par la faim, avant de les conduire aux *agostaderos* (pâturages) à l'aide de juments apprivoisées.

Cette opération devait demander encore cinq ou six jours aux chasseurs, pendant lesquels il fallait suivre pas à pas les progrès de la faim, qui seule dompte les animaux les plus jaloux peut-être de leur liberté, et les accoutume à la présence de l'homme.

La chasse était terminée, et la nuit avait succédé au jour.

C'était une nuit de fête pour les vaqueros triomphants, qui venaient d'accomplir un de ces exploits de chasse dont on parle longtemps durant les veillées des savanes. Don Augustin avait fait distribuer à ses hommes une large ration d'eau-de-vie de Catalogne. Assis autour d'un immense brasier, près duquel rôtissait un chevreuil tout entier, ils s'entretenaient encore des événements de la journée quand les étoiles marquaient minuit.

Il est vrai que ce n'était pas une chasse ordinaire que celle où avait figuré le surnaturel Coursier-Blanc-des-Prairies. On pense bien qu'Encinas fut prié de raconter aux nouveaux venus la poursuite du cavalier texien avec ses circonstances merveilleuses, et une foule d'autres encore que l'eau-de-vie de Catalogne rappelait à la mémoire du chasseur de bisons.

— Et ce matin encore, ajouta le novice, l'Anglais en question était assis à cette même place. C'est quelque compère du diable, poursuivit-il, et de premier abord sa figure m'a paru suspecte.

Ce fut de cette façon que sir Frederick Wanderer et le formaliste Wilson, son garde du corps américain, furent atteints et convaincus de connivence avec le diable.

Maintenant nous ne devons pas oublier que bien d'autres personnages de ce récit réclament tout notre intérêt ; que Diaz erre encore dans le désert ; que le Comanche suit la trace des deux forbans, et qu'enfin Bois-Rosé pleure l'absence de Fabian. Avant de suivre toutefois celui des personnages qui nous fera retrouver les autres, nous jetterons un dernier regard sur le Lac-aux-Bisons.

Longtemps encore la forêt retentit des joyeux éclats de rire des chasseurs, qui se mêlaient aux hennissements plaintifs des chevaux sauvages dans le corral. Puis, quand les bouteilles furent vidées, quand il ne resta plus que les os du chevreuil, que le dogue du chasseur de bisons faisait craquer sous ses formidables mâchoires, la conversation languit et finit par mourir petit à petit. Alors les vaqueros jetèrent de nouveaux aliments au foyer, et s'étendant, enveloppés de leurs couvertures de laine, sur l'herbe épaisse de la clairière, sans penser